

tôt jusqu'au Moyen-Age, on sait que, dès l'apparition en France de la Maçonnerie, en 1721, des Loges androgynes furent créées dans la plupart de nos provinces françaises...

La secte prit la femme par l'attrait du plaisir et aussi par une sorte de philanthropie humanitaire qui plaisait dans un milieu social que les écrits des philosophes du dix-huitième siècle avaient déjà corrompu.

« Un maçon, a dit le F. Ragon, dans son Orthodaxie maçonnique, se rappelant l'influence heureuse qu'exerçaient sur les mystères égyptiens les femmes et les filles de la Grèce aux cérémonies publiques des initiés, et l'action si puissante des dames dans la chevalerie du moyen-âge, la France fut dotée du bel ordre de l'adoption. »

Et le doctrinaire maçonnique d'ajouter: « L'origine de la Maçonnerie d'adoption des dames est due à la galanterie des maçons français qui l'ont créée en 1730, et qui s'est avantageusement modifiée depuis. »

Les mystères égyptiens comme objectif, les femmes et les filles de la Grèce ivres de miel et de vin, de danses, de cris et de délires sensuels, ce n'était pas d'un goût très relevé; mais, les FF. voulaient s'amuser un brin!... C'était le temps où dans les Loges, les Frères chantaient:

Belle, dont nous louons les charmes, Vos cours seraient exempts d'alarms Et de soupçons.

Si vous trouviez chez tous les hommes, Dans le fameux siècle où nous sommes, Des Francs-Maçons.

Le F. Ragon a voulu parler aussi des mystères de la Kabbale au moyen-âge. C'est du propre. Jules Bois et Huysmans nous ont énuméré les scènes de magie noire, où la haine du Christ s'alliait au mépris le plus absolu de la femme. C'est tout simplement abject, et il faut assurément un estomac solide pour en supporter la description...

Il est inutile de nier la pensée qui a présidé à la création des Loges d'adoption, car Ragon a pris soin d'ajouter: « Cette Maçonnerie fut établie dans le but de disculper les maçons du reproche qu'on leur faisait de repousser de leurs réunions les femmes, à l'instar des anciens initiés qui se faisaient une vertu de chasteté. »

Les fondateurs de la Maçonnerie blanche n'eurent pas de peine à se disculper, et personne, croyons-nous, ne songera à leur faire le reproche d'avoir péché par excès de chasteté...

De la volupté les attraits Peuvent toucher le sage; Nous n'en condamnons que l'excès, Et nullement l'usage.

La morale des Loges était trop aimable, pour que les grandes dames de la Régence et de la Cour de Louis XV, lettrées assidues et éveillées des romans de Voltaire et des œuvres de Rousseau, ne voulassent connaître de plus près cette morale dont on parlait de toutes parts. Toutes se firent inscrire à l'envi sur les planches des Loges, et les dames de la bourgeoisie, ne voulant pas être en reste avec la noblesse, imitèrent cet exemple. La sœur maçonne savait un gré infini à ses frères en Maçonnerie des douces épreuves qu'ils lui faisaient subir.

Quoi de plus gracieux, en effet, comme de voir une femme appuyer ses lèvres sur le derrière d'un ancien! C'est à cela, cependant, qu'une sœur maçonne devait se conformer, lorsqu'elle sollicitait son initiation au Secret des Mopses.

La Maçonnerie d'adoption fit tant de progrès qu'un moment de la Révolution elle devint la Révolution elle-même. Les loges s'agitèrent si soudainement qu'elles se convertirent en clubs, et; à l'instar de Saturne qui se plaisait à dévorer ses enfants, elles firent des coupes sombres dans leurs rangs. Les centres androgynes furent une pépinière de victimes où le bonreau vint cueillir la tête de la belle princesse de Lamballe, qui dirigeait la Loge le Contrat Social, et de la marquise de Villette, présidente de cette Loge Bonne et Fidèle, à laquelle on avait donné le titre dont la reine Marie-Antoinette gratifiait son excellent amie.

La guillotine se gorgea du sang des maçonnes; les panvres femmes, que l'odeur du plaisir avaient égarées dans les Loges, devinrent

toutes la proie de l'hydre révolutionnaire, qu'elles avaient cru apprivoiser, expiant ainsi cruellement leur imprudence et leur étourderie.

Après la Révolution, les femmes se souciaient peu de renouveler une expérience qui avait si peu réussi à leurs devancières, et les Loges d'adoption tombèrent en sommeil jusqu'à ces derniers temps.

Certes, la Maçonnerie hésite encore à admettre la femme dans ses tenues ordinaires; mais, elle lui a entr'ouvert la porte, en la convoquant à des fêtes et à des cérémonies d'un caractère spécial, auxquelles on donne le nom de tenues blanches. C'est un moyen de propagande qui a pour but d'initier peu à peu les femmes et les enfants aux doctrines maçonniques, mais où l'on ne livre rien qui puisse compromettre la secte.

Ordinairement, les tenues blanches ont lieu à l'occasion de la fête solsticiale, c'est-à-dire en juin. A ce moment, il y a grande réunion à la loge; on y prononce des discours, on y banquette, et la fête se termine par un bal.

Si l'on n'oblige plus les dames à embrasser la derrière croûté d'un chien, comme au dix-huitième siècle, du moins la secte poursuit sans relâche son évolution qui, du mépris on de la négation de tous les principes chrétiens, conduit ses initiés, hommes et femmes, au Culte de la Nature.

Nous ne voulons pas entrer ici dans les détails d'une initiation féminine, ni montrer les assauts que la vertu des sœurs maçonniques est obligée de subir... Ce serait sortir de notre sujet. Disons seulement qu'une femme qui rompt ouvertement avec la religion dans laquelle elle a été élevée, n'a plus guère de scrupules et de préjugés, et que les propos d'un sapeur de la vieille garde ne la trouble en aucune façon. Elle peut entrer sans crainte dans une Loge, et répondre sans sourcilier à tous les interrogatoires maçonniques.

En tous cas, quoi qu'en aient dit certains sectaires, il est hors de doute que les Loges d'adoption ont revu le jour depuis quelques années; et aux obsèques du F. Félix Faure, on a pu remarquer une virago en frais de coquetterie, chamarrée de toute la ferblanterie maçonnique et précédée d'une baninière rouge. Si la maçonnerie androgyne n'a pas encore atteint l'importance qu'elle avait avant la Révolution, elle a le pied dans l'étrier, et elle ne tardera pas à se trouver à califourchon sur le dos de toutes les obédiences.

Dans une fête solsticiale donnée en 1882, dans une Loge du Sud-Est, où quatre-vingt femmes s'étaient rendues, le F. Martin, vénérable de la Loge les Arts Réunis de Mâcon leur souhaita la bienvenue en ces termes: « Combien vous êtes aimables et gracieuses d'être venues embellir cette solennité, et quel heureux présage j'augure du courage que vous montrez en bravant les sottis préjugés répandus contre la Maçonnerie, et en osant venir dans le Temple même où ces hommes maudits par l'Eglise viennent se rassembler pour perpétrer leurs crimes! »

Les filles d'Eve qui voulaient goûter au fruit... maçonnique, trouvèrent l'orateur aimable. Il avait parlé de leurs charmes et de leurs grâces! Le serpent de la Genève n'en avait pas dit plus pour séduire la femme d'Adam. Aussi, avec quelle attention elles suivirent la séance de prestidigitation que la sœur Delmare, de Paris, leur donna, une fois les discours terminés. Avec quel entrain surtout elles se trémoussaient au bal qui finit la fête!

— Ah! mon bon ami, disaient-elles, le lendemain à leurs maris; quelle charmante soirée! Le F. Martin est tout simplement adorable. Avec quelle douceur il nous a adressé la parole. Décidément, in as raison, la Loge vaut mieux que l'Eglise. J'en sais si le diable y résiste, comme on le dit, mais on y est bien tout de même. Quand y retournerons-nous?

L'impression produite sur ces têtes folles fut, en effet, des plus profondes, et l'année suivante le nombre des dames présentes à la fête solsticiale fut presque doublé.

La Maçonnerie veut donc employer pour le recrutement des femmes les mêmes procédés qu'avant 1789. Nous souhaitons qu'il n'arrive pas aux malheureuses qui se laissent entraîner par l'attrait du plaisir et une curiosité malsaine, les mêmes désagréments qui survinrent aux habituées des Loges androgynes, lorsque la tempête vint à éclater!

CHRONIQUE LOCALE TOURCOING

Le sectionnement

De toutes parts, on s'inquiète de la question de savoir de quelle façon sera délimitée la neuvième circonscription de l'arrondissement de Lille.

Nous avons dit à plusieurs reprises ce que nous pensions de cette affaire excessivement importante. Nous avons dit que, logiquement la circonscription de Tourcoing doit être divisée en deux parties et avoir deux représentants, puisque Tourcoing, y compris sa banlieue, est la seule ville de l'arrondissement dont la population se soit accrue, puisqu'elle comprend actuellement 136 mille habitants.

Mais, M. Dron ne l'entend point ainsi. Se sentant menacé, il voudrait dès à présent se tailler un fromage dans Tourcoing-ville, en demandant le détachement de certaines parties de la circonscription qui lui paraissent douteuses ou défavorables.

Si nous en croyons des renseignements puisés à bonne source, M. Dron serait d'avis que l'on rattache le canton Nord de Tourcoing à la circonscription d'Armentières; et l'on formerait la neuvième circonscription de Lille avec un ou deux cantons d'Armentières et la banlieue de Lille (La Madeleine, etc.)

Cette solution pourrait convenir à M. Jules Dansette, député d'Armentières, car l'adjonction du canton Nord de Tourcoing serait pour lui un sérieux appoint.

Mais, nous ne croyons pas qu'elle puisse donner satisfaction aux intérêts généraux du pays, car, il est à peu près certain que, dans la pensée de M. Dron, la neuvième circonscription formée à Lille, donnerait un député ministériel. On prétend même que, d'ores et déjà, la candidature dans la nouvelle circonscription serait offerte à un ami politique de M. Dron, à M. Bonduelle, maire du Quesnoy.

Assurément, M. Dron qui mène toute cette affaire, a fait valoir auprès du gouvernement les raisons qui militent en faveur de son projet, et, le député de Tourcoing est trop bien en cour pour ne pas être écouté dans la circonstance. Le ministère ne verra dans ce projet qu'une occasion d'accroître sa majorité d'un membre, et l'on peut être sûr qu'il l'appuiera très fortement.

Dans une affaire aussi grave que celle du sectionnement, il serait nécessaire que tous les députés du Nord, qui s'intéressent à l'avenir de notre pays et qui ne veulent pas le voir tomber entre les mains du parti révolutionnaire, s'unissent pour créer à la Chambre un courant contraire à celui imprimé par M. Dron. Il y a là en effet une question de vie et de mort pour notre région industrielle.

Si, pour obéir à des sentiments partisans d'un autre âge, nos députés se désintéressent de ce qui va se passer à Tourcoing, il est à craindre qu'ils n'en subissent eux-mêmes les conséquences.

Admettons que le projet de M. Dron vienne à l'emporter. Que se passera-t-il?

Les libéraux, estimant qu'il sera difficile de lutter dans une circonscription que le député de Tourcoing aurait convertie en un bourg pourri, se laisseront peut-être aller à un découragement, et, croyant qu'il n'y a rien à faire, laisseront M. Dron aux prises avec les socialistes.

Sera-ce un bien? Nous ne le croyons pas, car, nous nous souvenons de la première élection Lafargue où beaucoup de braves gens se jugeant impuissants à lutter contre le parti radical, ont prêté la main à l'élection d'un des chefs du collectivisme.

Qu'en est-il résulté? Lafargue a été élu; et, c'est de cette erreur, de cette imprudence, commise par des honnêtes gens, que date l'extension du socialisme dans le Nord.

Nous craignons beaucoup qu'il en soit de même ici, si l'on commet la faute d'abandonner Tourcoing dans la question du sectionnement, et si on ne lui donne pas la satisfac-

tion à laquelle l'accroissement de sa population lui donne droit.

M. Dron va se tailler un fromage qu'il grignotera aussi longtemps que possible. Mais, du jour où il n'aura plus comme adversaire, l'élément libéral de la ville, il se trouvera en présence du parti socialiste, qui ne tardera pas à prendre une influence d'autant plus grande qu'il ralliera tous les mécontents.

Dès lors, quelle situation sera faite au monde industriel? Nous le demandons à tout homme sérieux, qui se donne la peine d'étudier les questions et qui ne ramène pas la politique exclusivement à des affaires de clocher.

M. Dron, évidemment, cherchera à calmer l'appétit de ses détracteurs du socialisme, en leur donnant du curé à manger. C'est la politique radicale et maçonnique. Mais, on se lasse de tout, même de manger du curé. Il arrivera un moment où ses adversaires exigeront de lui, autre chose, qu'il lui sera dans l'impossibilité la plus absolue de leur accorder, parce qu'il est propriétaire lui-même, et qu'il veut bien jouer avec la Révolution mais ne pas risquer d'y laisser ses plumes.

Alors, il se produira ce qui s'est produit partout, le groupe des mécontents deviendra chaque jour plus nombreux, et finalement M. Dron sera battu, par un socialiste.

La situation s'aggravera pour la région toute entière, car, la ville de Tourcoing qui, jusqu'à présent, s'était fait remarquer par son calme et son amour de la paix, deviendra à son tour un foyer d'agitation socialiste.

Ne vaudrait-il pas mieux prévenir, dès à présent, un événement aussi grave. Les députés du Nord, en défendant les intérêts de Tourcoing, se défendraient eux-mêmes et s'évitent dans l'avenir des regrets bien amers.

Il suffirait qu'ils fissent une démarche au Ministère, où ils exposeraient la situation telle qu'elle est, excitant du droit qui la ville de Tourcoing, de posséder deux députés.

Les manifestations de la Toussaint

Le pèlerinage annuel à la tombe des victimes du Devoir et de l'Industrie, et des soldats tombés devant l'ennemi, a revêtu cette année un caractère exceptionnel, à cause de la participation officielle de M. Dron et de la municipalité, qui s'était substituée aux sociétés d'anciens militaires, à qui revient cependant de droit l'organisation de ce pieux pèlerinage.

Mais, M. Dron n'est pas homme à laisser passer une telle occasion pour essayer de ressaisir sa popularité chancelante. Aussi, a-t-il prononcé devant les monuments commémoratifs trois discours, ni plus ni moins, oû il a fait preuve de toute l'adresse dont il est capable. Mais, pourquoi trois discours? Un seul aurait suffi s'il eût été vraiment bon. Quand un homme parle tant, c'est qu'il trouve sa situation fort compromise...

L'honorable député voulait ramener à lui les enfants terribles du radicalisme, qui sont les révolutionnaires purs, et il a essayé de grouper dans un commun souvenir les victimes du devoir, les fonctionnaires, douaniers, gendarmes, agents de police, tombés dans l'accomplissement de leur tâche, les ouvriers victimes des accidents de l'industrie et les soldats morts pour la Patrie.

M. Dron a pensé trouver là le moyen de gagner à lui les électeurs à l'esprit superficiel; mais il nous a semblé au moins étrange d'entendre sortir de sa bouche, des paroles d'admiration et de glorification pour l'armée et la Patrie, alors qu'il s'toujours soutenu de ses votes, le Gouvernement néfaste qui, en disloquant l'armée, a préparé la ruine de la Patrie.

Eu éssimulant dans un même souvenir, les fonctionnaires, les ouvriers et les soldats, M. Dron s'est cru forcé de les socialiser à la suite. Mais, ceux-ci plus logiques, ont marqué par une manifestation unique à la tombe des victimes du travail, qu'ils n'entendaient pas glorifier les gendarmes ou les agents de police, qui ne sont pour eux que les gardiens du capital exploiteur, ni les soldats morts pour la Patrie, victimes d'un idéal qu'ils reposent comme Internationalistes.

Les victimes du travail seuls intéressent les socialistes; ils sont pour eux un des exemples d'accidents industriels, mais bien des « victimes du capital » comme l'a déclaré le citoyen Liénard; et c'est à ce moment seulement qu'ils ont porté leur salut et leur souvenir.

Avec eux au moins, nous savons à quoi nous en tenir; ils sont franchement révolutionnaires et ils

disent, les gendarmes et les soldats ne les intéressent pas, et ils le déclarent. C'est ce qui les distingue de M. Dron qui, après avoir introduit les révolutionnaires au sein du Conseil municipal, après avoir été le plus fervent soutien d'un Ministère de trahison et de désagrégation nationale, ose venir glorifier les victimes du devoir et ceux qui sont tombés pour la Patrie, frappés par un ennemi qui a fait moins de mal à la France, que la tourbe de voleurs et de valets dont il est le très-humble et le très-obéissant serviteur.

Une réclamation au sujet des manifestations de Vendredi

Nous nous faisons ici l'interprète des réclamations légitimes formées par plusieurs sociétés. En effet, nous avons pu nous rendre compte par nous-mêmes que, depuis le huit ou dix premières sociétés ont été admises auprès des monuments sur lesquels les discours étaient prononcés. Les quarante autres sociétés faisaient impatiemment le pocho dans le vaste cimetière pendant que la foule s'amusait autour des monuments.

A un certain moment même, l'on se demandait si réellement, les sociétés faisant partie du cortège officiel, étaient des invités ou de simples badauds. A part les drapeaux ou bannières, on aurait pu se tromper.

C'est donc, de la part de M. Dron, un manque total de convenances envers les sociétés luyennes. Peu lui importe d'ailleurs, ses agents électoraux étaient en tête avec l'octroi, la police, etc.

Alors il

Pour l'Arbre de Noël

C'est lundi prochain 4 novembre, que commencent les inscriptions des familles qui désirent participer à la distribution de vêtements qui aura lieu le jour de Noël.

Le liste d'inscription sera définitivement close le 30 Novembre.

UNION SOCIALE & PATRIOTIQUE

Convocations

Samedi 2 novembre, à huit heures un quart du soir, réunion mensuelle des adhérents, au Vert Baudet, rue de Paris.

Dimanche 3 novembre, à onze heures et demie du matin, réunion mensuelle des adhérents, à l'Hôtel des Pompiers rue de la Croix-Rouge.

A cinq heures du soir, réunion à l'estaminet Jules Delberghe, rue Achille Testelin, à la Marlière.

MOUVAUX

Manifestation patriotique

Le Comité de l'U. S. P. ayant à sa tête MM. Omer Deblock et Louis Picavet s'est rendu au cimetière à 11 h. 1/2 pour y déposer une magnifique couronne sur la tombe des soldats morts pour la Patrie.

Une foule nombreuse et recueillie attendait nos amis près du monument. Le Président de l'U. S. P., M. Cyrille Desormont était retenu à Tourcoing pour une cérémonie du même genre, le discours d'usage fut prononcé par M. Omer Deblock, vice-président.

La cérémonie s'est terminée sans incident. Puis après, la municipalité se rendit au cimetière accompagnée de la Municipalité et de la Société des Anciens Militaires.

MM. Dubem et Sarmont prononcèrent chacun un discours, et la Musique municipale joua la Marseillaise.

A midi et demi, tout était terminé.

Un imprévu de 16.035 francs

Dans la séance du conseil municipal du jeudi 17 octobre, le maire de Mouvaux, avec un calme et un aplomb dignes de son inépuisable prévoyance, a osé avancer que l'architecte M. Dehaens, n'avait pas prévu dans les plans et devis de l'Hospice, le chauffage et la grille de façade. Le chauffage montera à la somme de 6000 francs et la grille un chiffre fantastique de 9775 francs. Total 15005 francs.

Ah, par exemple, Monsieur le Maire, voilà une couleur que n'avaient pas les Mouvaillots. Comment l'architecte n'a pas prévu ces dépenses. Nous admettons qu'un architecte dans un bâtiment oublie quelques petits détails accessoires, car il y a toujours de l'imprévu pour tout entrepreneur, et nous le reconnaissons volontiers. Mais oublier le chauffage, allons donc!

Oublier le chauffage est une aerie, et nous nous refusons à considérer votre architecte comme un aie. Votre raison n'est pas admissible Monsieur le Maire; il y a autre chose que vous ne dites pas!

FEUILLETON DU COURRIER DE TOURCOING

39 DU DIMANCHE 3 NOVEMBRE 1901

VENGEANCE DE FEMME

PAR Marie de BESNERAY

SECONDE PARTIE

XIV

— Ma migraine augmente, mon ami, dit-elle. Je rentre.

— Je vous accompagne...

— Non! Non, restez! s'écria-t-elle vivement...

Et avec un sourire elle ajouta:

— Je connais toutes les routes de la forêt... Vous n'avez pas peur que je m'égaré, n'est-ce pas?

Pascal éprouva une émotion si intense, que, suffoqué par sa surprise, par une sourde colère, il ne trouva rien à répondre.

— Rejoignez nos amis, mon cher Pascal, dit la jeune femme d'un ton fort calme. Je vais me reposer un peu pour être remise à l'heure du dîner.

Catherine fit un signe affectueux de la main et salua Néro.

Avec une imprécation que les arbres seuls entendirent et que le vent emporta, Delmez se jeta dans une route de traverse.

Après un temps de galop, Catherine modéra l'allure de son cheval et poussa un soupir de soulagement.

Avec habileté elle avait manœuvré pour se rapprocher de Catherine. Pascal a cédé à cette fantaisie sans paraître la comprendre. Maintenant, en vingt minutes, elle arrivera là-bas. Certes, y aller à cheval, en costume d'amazone, est une impru-

dence, mais Catherine, exaltée par l'inquiétude, dédaigne, pour l'instant, tous les vulgaires calculs.

— Pourquoi que le docteur soit près d'elle, se dit-elle, en galopant toujours. Je ne l'ai pas vu aujourd'hui, c'est d'un mauvais augure...

Vite, vite il faut arriver près de l'enfant; elle râle peut-être... faisons notre devoir de mère!

Et d'un coup de cravache Catherine de Brussac cingle Néro qui se cabre avec indignation puis part ventre à terre.

XIV

Dans une grande pièce au rez-de-chaussée dont les fenêtres, garnies de rideaux d'Andrinople rouge, donnent sur la route, on entend de temps en temps des quintes de toux, puis un râle doux, continu, comme la lente montée d'une eau mystérieuse.

Au fond de la pièce, un petit lit de fer, peint en bleu, est taché à demi sous ses rideaux de calicot blanc garnis d'une dentelle commune. Sur l'oreiller, dans une auréole de boucles soyeuses, si légères qu'elles tremblent au moindre souffle, repose une tête d'enfant.

Oh! le pâle, le maigre visage! Emecé, fané par la maladie, il reste si fin, si idéalement délicat que l'être le plus indifférent se sentirait ému à contempler ses yeux clos avec leurs franges de cils noirs, cette bouche mignonne et cette toison si blonde et si adorablement ondulée.

Sur une chaise de paille, à côté du petit lit, une femme, assise, tient dans ses mains la menottée fluette qui s'agite convulsivement.

Debout de l'autre côté du berceau, les bras croisés sur sa poitrine, un homme en habit de voyage, les cheveux taillés à l'ordonnance, les traits ravagés par le chagrin, regarde agoniser l'enfant. Cet homme courbe sa haute taille pour mieux saisir le souffle saccadé de la mourante et deux larmes, deux larmes acres, brûlantes, qui semblent

toujours les mêmes parce qu'elles coulent sans interruption, creusent leurs sillons dans ses joues blêmes.

Sur la résonne le galop d'un cheval.

Avec un soupir l'homme se redresse et tout bas:

— Le docteur sans doute, Madame Darbet.

Mme Darbet répond sur le même ton:

— Je ne crois pas, monsieur. Le médecin a sa voiture. Il est venu deux fois ce matin, nous ne l'avons pas vu avant la soirée. Il a poussé jusqu'à la Ferté par rapport aux remèdes...

Le galop se rapproche.

Un cheval file devant la croisée.

La barrière du verger est posée; un sant léger, un fronton de jûpe et la porte s'ouvre.

Catherine de Brussac est sur le seuil.

Venue du grand jour elle ne distingue rien en entrant que la tache blanche des rideaux.

— Eh bien! comment va-t-elle?

— Sa voix tremble. L'immobilité de cette chambre lui fait peur.

Elle court au berceau, se penche.

Soudain, un cri jaillit de sa poitrine.

— Vous! Christian...

— Moi... oui, madame...

Et tandis qu'un sanglot mal comprimé montait de sa gorge, Maurey, dans un trouble inexprimable, saisit les mains de la jeune femme.

Puis il resta muet, désorienté, souffrant de son étourderie et ne trouvant rien à dire.

Doncement elle se dégagea. Alors il balbutia par phrases entrecoupées:

— Oh! Catherine... Catherine je vous revols enfin. Dans quelles circonstances, mon Dieu! Oh! la terrible punition... Va-t-elle mourir? Vous êtes une sainte, vous! Sauvez-la! Sauvez mon enfant!

Debout, la traite de son amazone sur le bras, les yeux de Catherine se mouillaient tandis qu'une impression d'ineffable douceur descendait en elle.

Oh! le passé! l'inoubliable passé!

Elle le croyait oublié, anéanti, mort, et voilà qu'il ressuscitait d'une étreinte avec ses rêves d'or et ses cuisants regrets.

— Je vous appellerai tout à l'heure, Mme Darbet, dit Maurey.

La nourrice retirée dans la cuisine, dont on voyait par la porte ouverte reluire les cendres, s'occupe des soins du ménage.

Dans son berceau, l'enfant haletait doucement, d'un souffle court.

Christian et Catherine s'assirent de chaque côté du lit, et presque involontairement leurs mains se rejoignirent par dessus le berceau.

On parla de l'enfant d'abord, des inquiétudes présentes, puis, insensiblement Maurey glissa vers le passé. Il disait l'amère solitude de sa vie, son incurable désespoir que rien ne pouvait distraire ni les fêtes perpétuelles des plaisirs parisiens ni la fantasmagorie des longs voyages.

Elle, réservée et douce, s'oubliait entièrement, répondant par des nouvelles sur l'enfant; elle citait ses jolis mots, vantait son intelligence précoce, essayant de cicatrifier avec ce baume le cœur qui saignait devant elle.

— Jamais, jamais je ne me consolerais de vous avoir perdus, murmura Christian.

Et cédant à une irrésistible tentation, il colla ses lèvres sur la main de Catherine.

A ce moment les carreaux d'une des croisées volèrent en éclats, l'espagnolette fut tournée et un homme s'abattit dans la chambre.

C'était le comte Laurent.

La même seconde Pascal Delmez ouvrait la porte et entra à son tour.

An bruit du verre tombant avec fracas sur le pavé, Catherine et Christian se levèrent, avec surprise. A la vue de son père et de son mari, Mme Delmez, d'un mouvement irrésistible, se jeta au devant du berceau comme pour le défendre.

Tous, immobiles, se regardaient.

Cette minute de silence fit passer comme un vent de menace au-dessus de toutes les têtes.

M. de Brussac poussa tout à coup un éclat de rire strident, nerveux et dit très haut, avec un regard de mépris à sa fille:

— Ainsi, c'est vrai! Et moi qui me plaignais de ne pas avoir d'héritier! Je vous colonialais, ma chère!

Drôite dans son amazone sombre qui la grandit encore, Catherine se sentait pâlir sous l'insulte, mais elle ne dit pas un mot pour se justifier.

Christian, que le sarcasme a cinglé, fait quelques pas et trouve en pleine lumière.

— Comment Maurey, c'est vous! s'écrie le comte avec un sincère étonnement?

— Moi-même, monsieur! Et me voici prêt à vous rendre raison.

Laurent, sans remarquer la sécheresse de son ton, poursuivit:

— Je vous observais par la fenêtre... à vous voir penché sur ce berceau je me perdais en conjectures... Tenez! je me comprends plus rien! Est-ce que par hasard...

Et son regard acheva sa pensée en allant alternativement de son ami à sa fille.